

TEMPERATURE

Du 20 septembre 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 20 septembre. Indications pour la Louisiane. Temps beau vendredi; plus chaud dans la partie nord-est; beau samedi; vents légers à frais du sud.

L'ANNEXION

—DU—

TRANSVAAL.

L'annexion du Transvaal est un fait accompli. C'est du moins un fait accompli dans la mesure où la proclamation de Lord Roberts, agissant au vertu d'un décret de la reine Victoria, peut conférer à un acte de ce genre une valeur définitive.

Une fois de plus, unilatéralement, à la façon de Napoléon Ier, scandalisant l'Europe et révolutionnant le droit des gens en proclamant que telle dynastie avait cessé de régner et tel pays d'exister, l'Angleterre moderne, l'Angleterre qui se fait honneur d'avoir accordé un appui, surtout moral, et une sympathie toute platonique, au principe des nationalités, a mis un terme, en tant qu'il dépend d'elle, à la vie d'un peuple.

L'Etat libre de l'Orange a déjà subi la loi de la guerre.

Le Transvaal à son tour est supprimé par décret. Ainsi s'exécute, à la face du monde civilisé, l'engagement solennel impliqué dans la déclaration du premier ministre Salisbury, que la Grande-Bretagne ne visait pas l'indépendance des républiques sud-africaines.

Il y aurait certes quelque chose de pharisaïque à prétendre que l'histoire contemporaine n'offre pas, à chaque page, quelque chose de contraire à la morale théorique ou les promesses des gouvernements et les actes des vainqueurs. Que le pays qui se sent absolument sans tort en la matière jette le premier la pierre aux trop dociles exécuteurs des arrêts d'un destin qui a pris les traits de M. Chamberlain!

Il n'en demeure pas moins que la proclamation de lord Roberts est de nature à entraîner des conséquences dont il est impossible de se dissimuler la gravité. Détruire d'un trait de plume l'indépendance et l'existence même du Transvaal, c'est, dans la pensée de l'auteur de cet acte dictatorial, enlever au Boers la qualité et les droits de belligérants. Désormais, les généraux de Sa Gracieuse Majesté britannique se croiront, techniquement, le droit de traiter ceux des soldats de Botha, de De Wet et de Delaraj qui tomberont entre leurs mains, non plus en défenseurs d'une cause malheureuse, mais légitime, mais bien et rebelle, dignes des plus redoutables châtements.

C'est ainsi que Napoléon Ier, quand, après le guet-apens de Bayonne, il eut installé sur le trône de toutes les Espagnes son frère Joseph, crut porter un

coup irréparable à l'insurrection qui levait la tête sur tous les points du pays à la fois en mettant les bandes hors la loi et en menaçant de leur appliquer toute la rigueur du droit de la guerre. Les Anglais n'ont qu'à parcourir un livre qui est resté classique, l'histoire de la guerre péninsulaire par Napier, ou qu'à jeter un coup d'œil sur le recueil monumental des dépêches de Wellington, pour constater l'effet produit sur les indomptables populations de l'Espagne par cet abus d'autorité.

Les guerillas ne désarmèrent pas. La guerre prit un caractère de sauvagerie sans précédent. Il semblait qu'avec les droits des belligérants toutes les aménités de la civilisation eussent disparu et que le désespoir eût fait des paysans traités en bandits des bêtes féroces, tout comme la vengeance des soldats, traqués, surpris, égorgés, des bourreaux.

L'histoire, dit-on, ne se recommande pas. On doit l'espérer. Un siècle passé, un siècle qui s'est flatté de ses progrès, de ses conquêtes, doit faire quelque différence dans les mœurs des combattants, quand bien même la lutte a pour théâtre l'Afrique.

En tout cas le cabinet de Saint-James compte bien qu'un précédent de la guerre d'Espagne ne se reproduira pas et qu'il ne se trouvera aucune puissance pour venir au secours des Boers, comme l'Angleterre de Wellington vint au secours des Espagnols, et pour exiger que l'ennemi commun rende aux alliés d'un Etat régulier les droits des belligérants. Ce n'est point là une illusion. L'Europe n'a jamais songé à intervenir. fit-ce par une médiation, depuis le jour où l'empereur Guillaume, infligeant lui-même un démenti à son attitude peut-être imprudente de 1896, a donné tacitement carte blanche en Afrique à l'impérialisme de M. Chamberlain, en se réservant sans doute des compensations dont Samoa ne constitue que les prémices. C'est autre part que le retentissement de l'annexion du Transvaal risque, nous ne disons pas de déchaîner des avalanches, mais de provoquer des complications éventuelles.

Quand il a été donné lecture au message par lequel sir Alfred Milner l'informait officiellement de la proclamation de lord Roberts, la majorité de six à huit voix qui soutient le ministère Gordon Sprigg et qui n'existe que grâce à la sagesse peut-être un peu trop stoïque de MM. Schreiner et Solomon a accueilli par ses applaudissements frénétiques cette communication. La minorité s'est tue en frémissant.

Pour l'instant, de par la volonté de M. Schreiner, le ministre impérialiste est maître de la situation. Le projet de loi qui, sous prétexte de miséricorde, va priver du droit de suffrage des milliers d'Africanders, est sûr de passer. L'annexion des républiques va porter à son comble la joie des nindlanders et des Anglo-Saxons. Et pourtant c'est cet acte suprême de force qui porte en lui le germe des Némésis futures.

L'Afrique australe anglaise s'est attachée aux flancs une tunique de Nessus. Soit que l'annexion implique la réduction définitive de la population boer au rang d'ilotes par une confiscation du droit de vote et de l'autonomie qui exaspèrent les ex-Bourgeois et leurs frères de race au Cap; soit que, dans quelques années le suffrage soit restreint aux annexés, et qu'ils puissent déplacer l'axe de la majorité en se portant du côté des Africanders, la destruction brutale d'organismes historiques, de nations qui avaient le droit de vivre et

ont prouvé par l'héroïsme d'une défense inégale, est un de ces actes qui ne flattent l'orgueil du vainqueur enivré de la fumée des batailles qu'aux dépens de ses intérêts réels. L'avenir dira si, en tranchant d'un coup d'épée les jours des deux républiques sud-africaines, lord Roberts n'a pas préparé sans le savoir les ranches du destin.

LA CRISE

Russo-Japonaise.

La situation se complique terriblement dans l'Extrême Orient. La question a ouvert la porte à toutes les ambitions qui commencent à se faire jour en ce moment. La question des missions est complètement mise de côté. Il s'agit actuellement de savoir non pas si le Christianisme et la civilisation y triompheront—toute le monde est d'accord sur ce chapitre—mais quelle est la puissance qui saura tirer le plus de bénéfices de la crise actuelle.

Il y a d'abord le Japon qui, depuis quatre ou cinq ans, a mis le pied sur la Chine et prétend y conserver la prépondérance à laquelle semble lui donner droit ses victoires sur l'Empire du Milieu et ses complaisances envers l'Occident.

Il y a ensuite la Russie qui enveloppe la Chine à l'Ouest, au nord et à l'est et prétend, de son côté, être maîtresse du bloc asiatique. De fait, elle en fait déjà partie, grâce à la Sibirie qui domine l'Asie au nord, depuis les frontières orientales de la Turquie jusqu'à la mer du Japon.

La crise nouvelle provient de la proposition faite par la Russie d'abandonner Pékin et ses environs pendant les négociations de paix qui vont commencer.

Au premier abord le Czar semble avoir complètement raison, quand il demande l'évacuation de Pékin. Quel résultat espérer de négociations qui auraient lieu sous la pression des armées étrangères?

De son côté, le Japon ne veut pas évacuer; il sait parfaitement qu'une fois sorti de la Chine, il ne lui sera plus permis d'y rentrer. De plus, il est parfaitement persuadé—et nous croyons qu'il ne se trompe pas—qu'il y a une alliance secrète entre le Czar et l'impératrice douairière.

Messieurs les Curés voudront bien donner lecture de cette Lettre Circulaire à leurs paroissiens, le Dimanche après sa réception, et annoncer la quête pour le Dimanche suivant, en y ajoutant tout ce qu'un noble cœur leur suggérera pour seconds cet appel à la générosité des Catholiques du Diocèse.

Nous désirerions qu'un jour de la semaine, précédant cette quête, le Saint Sacrifice de la Messe soit offert pour le repos de l'âme de tous ces pauvres malheureux qui ont été rappelés de ce monde d'une manière aussi imprévue.

Messieurs les Curés voudront bien envoyer aussitôt que possible le montant de la quête au Très Rév. Chancelier.

Donnée à la Nouvelle-Orléans, le 16 Septembre 1900, le jour de la Fête de Notre-Dame des Sept Douleurs.

GUSTAVE A. ROUXEL, Evêque Auxiliaire et Administrateur.

J. M. T. MASSARDIER, Chancelier.

LETTE CIRCULAIRE

Clergé de l'Archidiocèse de la Nouvelle-Orléans.

RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Les journaux vous ont déjà apporté la nouvelle de la catastrophe effroyable qui vient de frapper l'Etat du Texas. Sa Grandeur Monseigneur N. A. Galagner nous télégraphie que le désastre est complet: églises, écoles, asiles et résidences sont devenus la proie de l'ouragan le plus terrible qui ait jamais visité le pays. Il est inutile de vous donner des détails sur cet affreux événement, si ce n'est que, d'après des nouvelles très récentes, personne, à moins de l'avoir vue, ne peut se faire une idée de la misère qui existe maintenant à Galveston.

Révérend et Cher Père, il est de notre devoir, en l'absence de Son Excellence, Mgr l'Archevêque P. L. Chapelle D. D., de secourir d'une manière efficace un si grand nombre de malheureux. Son Excellence, le Métropolitain de cette Province ecclésiastique, recevra bientôt la nouvelle de cet épouvantable désastre et, dans son cœur généreux, sympathisera avec l'Evêque de Galveston, si grandement éprouvé, et approuvera certainement tous les moyens que nous emploierons pour venir en aide aux victimes de cette terrible catastrophe.

Désireux de secourir promptement et efficacement ces pauvres naufragés, Nous ordonnons qu'une quête soit faite dans toutes les églises et chapelles de cet Archidiocèse.

Messieurs les Curés voudront bien donner lecture de cette Lettre Circulaire à leurs paroissiens, le Dimanche après sa réception, et annoncer la quête pour le Dimanche suivant, en y ajoutant tout ce qu'un noble cœur leur suggérera pour seconds cet appel à la générosité des Catholiques du Diocèse.

Nous désirerions qu'un jour de la semaine, précédant cette quête, le Saint Sacrifice de la Messe soit offert pour le repos de l'âme de tous ces pauvres malheureux qui ont été rappelés de ce monde d'une manière aussi imprévue.

Messieurs les Curés voudront bien envoyer aussitôt que possible le montant de la quête au Très Rév. Chancelier.

Donnée à la Nouvelle-Orléans, le 16 Septembre 1900, le jour de la Fête de Notre-Dame des Sept Douleurs.

GUSTAVE A. ROUXEL, Evêque Auxiliaire et Administrateur.

J. M. T. MASSARDIER, Chancelier.

LE TRISAIEUL DU TSAR.

Une anecdote inédite sur le trisaïeul du tsar Nicolas II.

Vers la fin de l'année 1825, le tsar Alexandre, visitant ses Etats, arriva dans un village de Crimée dont tous les habitants se pressaient à la porte d'une maison. Il s'informa et apprit qu'un homme de ce hameau était mort et que les habitants se pressaient à lui rendre les derniers devoirs.

L'Empereur s'arrêta avec sa suite et pénétra dans la cabane.

Elle cessa de rire. Elle eut un frémissement de rage.

—La belle Isabelle ne pardonne jamais! dit-elle. Ils m'ont volée, ils m'ont volée... Moi, j'aurai le temps de me mettre à l'abri... La France est grande... mais les environs ne sont pas loins... Je filerai à l'étranger.

—Cela ne vous répugne donc pas de les livrer?

—Je ne demandais que cela... mais je voulais faire une affaire...

—Où se sont ils réfugiés?

—Ils vivent l'an près de l'autre, à la campagne, où on les prend pour de bons bourgeois retirés des affaires... A Olivet, près d'Orléans, sur le bord du Loiret... Ils vivent là comme des coqs en pâte... le roi ne serait pas leur cousin... et Gabarrit, à ce qu'il prétend, a déjà refusé d'être conseiller municipal!

—Ils n'avaient pas rien à apprendre d'elle.

—On la congédia en lui remettant son argent.

—Vous allez probablement dénoncer Lahache et Gabarrit...

—Nous ne répondons de rien.

—Une fois Lahache et Gabarrit sous les verrous, je ne serai plus en sûreté... Ils sont fins comme l'ambre et se doutent bien que c'est moi qui ai mangé le morceau... Ils n'auront plus qu'une envie, celle de me faire partager leur villégiature dans une maison centrale... Moi, je

Le mort était encore sur son lit, et ses parents et ses amis lui adressaient les derniers adieux, en même temps que ces questions naïves que les paysans russes, d'après d'antiques traditions, font aux êtres dont ils vont se séparer pour jamais:

—Pourquoi nous as-tu abandonnés?... Etais-tu donc malheureux sur cette terre?... Ta femme n'était-elle point douce et belle?... Pourquoi l'as-tu quittée?...

Alexandre s'approche. Il regarde le visage du défunt avec attention et croit remarquer en lui quelques signes de vie. Cet homme n'est qu'en léthargie. Il fait mander un médecin de sa suite et lui ordonne une médication énergique et prompte. Bientôt, les funèbres apprêts avaient disparu, et le mort, dans les bras de sa femme et de ses enfants, remerciait, tout en larmes, l'Empereur, qui sortit bientôt de cette demeure, où il avait apporté la vie, en disant à ses courtisans: "Voilà mon plus beau jour!"

—Vive Alexandre!... Vive le prince qui rend la vie à ses sujets!... Dieu lui donne de longs jours!...

Ce vœu ne devait point être exaucé. Quelques mois après, l'Empereur s'éteignit tout doucement sur cette terre de Crimée, d'où sa politique lui faisait entrevoir la capitale de Constantinople.

LA FÊTE

—DE—

L'Exposition.

Paris, 9 septembre.

Des salves de canon annoncent à l'ordinaire l'ouverture d'une fête. Celle d'il y a quelques jours à l'Exposition a été inaugurée d'une façon plus originale et pas moins bruyante, par une explosion de chaudière qui s'est produite le matin, un peu avant l'heure, dans la galerie des Machines, et qui, hélas! n'a fait aucune victime. Rien n'est donc venu assombrir la jolie fête de l'après-midi, et tout, au contraire, a contribué à son succès.

Le temps d'abord, qui était à souhait, ni trop chaud ni trop frais; le ciel éclatant et sans nuages, la lumière adoucie, l'air caressant; ajoutez les exposants et les figurants, d'ailleurs payés pour cela. Et, vraiment, cette figuraison n'était pas laide. Vous supposez qu'on ne nous avait pas ménagé les femmes, et même les jolies femmes. Fleurs et femmes, vous savez bien que c'est un ensemble.

Le cortège se forme sous la galerie du Château d'Eau. Et dans ces collages improvisés, c'est vraiment, pendant la demi-heure qui précède le départ du cortège, un spectacle amusant et pittoresque que celui de cet affairément autour des chars et des corbeilles, ces allées et venues affolées de jardiniers Louis XV, de lutteurs antiques, de petites dames et de commissaires en habit noir, galamment fleuris et enrhumés; sans parler des exotiques, Tonkinois et Tonkinoises en costumes de gals et Dakomènes gigantesques. Tout ce petit monde, que menacent vingt objectifs d'instantanés, se débâte autour des "chefs-d'œuvre" fruits, fleurs et légumes, met la dernière main à la décoration, prend place sur les chars,

ou les déesses essayent tout de suite leurs attitudes d'apothéose. Dans un pousse-pousse, parmi des orchidées et des fleurs légères, on a installé une petite momie avec un marmonnet à ses pieds; des photographes, amateurs et autres, se bousculent autour d'elle, qui, intimidée mais impassible, ne bouge ni ne souffle, ses petits yeux bridés fixés obstinément sur le bout de ses pieds, petite femme enfant, hiératique, grave et puérile.

Cependant la musique éclate à bas et c'est le commencement du défilé qui va se dérouler autour du Champ de Mars et de la place du Trocadéro, donnant parfois avec les mille petites corbeilles de son long chemin fleuri, l'impression d'un cortège de procession et de reposoir qui marcheraient. Il y a des corbeilles et des fleurs, et des pousse-pousse, et des petits monuments de toutes les formes connues et inconnues; il y a aussi des fauteuils roulants très joliment fleuris et occupés, s'il vous plaît, par de très gentilles petites femmes et qui ne manquent pas plus de fraîcheur que les fleurs—je dois dire ici que toutes les fleurs n'étaient pas très fraîches! Je ne sais où M. les organisateurs s'étaient procurés ces petites femmes, mais j'ai comme une idée qu'ils n'ont pas dû les chercher bien loin de certain établissement situé sur la place Blanche, et dont les demoiselles n'ont semblé être le plus bel ornement.

Tout vit de contrastes. Un des gros clous du cortège a été le groupe formé par les petits moccards sénégalais entourant une voiture aux chèvres que conduisait un délicieux baby français, blond, blanc et rose. Autre clou: le groupe tonkinois, avec ses bannières baroques et déchiquetées, ses costumes pittoresques.

Sur tout le passage, des mains avides se tendent vers les rares fleurs qui servent de munitions. Et jamais, je pense, les petites dames du Moulin-Rouge n'ont fait un seul après-midi tant d'heureux.

Après avoir serpenté parmi la foule, le cortège retourne à son point de départ. Et roses, il a duré ce que durent les roses: l'espace d'un... après-midi!

ANECDOTE.

Une anecdote à propos de Bernadotte, le fondateur de la dynastie régnante de Suède et Norvège et dont le petit-fils, Oscar II, était récemment notre hôte à l'occasion de l'Exposition.

Pendant la campagne de 1806, un vieil officier hanovrien, le général von Gouh-im, retiré du service de la Compagnie des Indes, racontait devant Bernadotte qu'au siège de Kuladore il avait recueilli dans sa tente un jeune sergent du régiment français Royal-Marin, dangereusement blessé dans une sortie tentée par M. de Bussy, et dont il voudrait bien avoir des nouvelles.

—Je vais vous en donner, dit vivement Bernadotte... Ce sergent blessé sous les murs de Kuladore, ce prisonnier auquel vous sauvez la vie, c'est le maréchal de l'Empire qui vous parle dans ce moment et qui s'estime heureux de reconnaître publiquement ce qu'il vous doit.

—On devine aisément à ces paroles, la stupefaction et l'attendrissement du Hanovrien. Mais les officiers de l'état-major de Bernadotte, qui avaient bien que leur chef n'avait jamais servi dans l'Inde, ne concevaient rien à cette scène, lui demanda-

rent dans quel but il s'était substitué au sergent de Kuladore.

—Bah!... répondit joyusement le maréchal de l'Empire, qui renait d'être fait prince de Ponte-Corvo et s'étonnait déjà que Napoléon ne l'eût pas fait roi, ce bon général hanovrien accourait peut-être d'ingratitude son obligé du régiment où j'ai voulu payer la dette de mon ancien camarade.

C'était là sans doute l'élan d'une âme généreuse, mais c'était aussi l'effusion un peu bien méridionale. Il ne faut pas oublier que Bernadotte était un cadet de Gascogne.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT".

Il y avait foule, hier, à la matinée donnée par la troupe du Crescent. C'est la pièce favorite du moment, "McFadden's Bow of Fate", qui faisait les frais de la représentation. Elle a eu son succès accoutumé. Les Romains de la galerie s'en sont donnés à cœur joie et ont applaudi à outrance. Il en sera de même jusqu'à samedi.

GRAND OPERA HOUSE.

Jamais la saison d'hiver n'est mieux ouverte que cette année au Grand Opera House. Le drame de début était merveilleusement choisi. "The Prodigal Daughter" a obtenu tout le succès qu'attendait la direction et une fois de plus la troupe Baldwin-Melville est devenue la favorite du public.

La scène des courses a été bruyamment applaudie. Il en sera de même demain, samedi.

Dimanche matin, "M. Barnes of New York."

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 19 septembre 1900.

L'échelle à 8 heures A. M.

Table with 4 columns: Station, Hauteur, Débit, et Changement de la hauteur. Rows for St. Paul, Davaport, St. Louis, etc.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

VENDREDI, 21 SEPTEMBRE 1900

Des du Havre—GHOVEKLEVVILLARDIAN

Madisonville—NEW CAMBELL, A & P

SAMEDI 22 SEPTEMBRE 1900.

Des Lafayette—St. Charles du Havre

Rivière Rouge—ELEUTRA, A & P

Rivière Ouachita et Black—FACON-OFF, A & P

Grand Lake et Bouds—NATCHEZ, A & P

Greenville et Bouds—RUTZ, A & P

Madisonville—NEW CAMBELL, A & P

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

59) Commence le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Isis Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragedie de l'Amour.

XII

LA BELLE ISABELLE.

(Suite.)

Une heure après avait lieu la rencontre de "Mal Nommé". En

tre cette rencontre et l'accord qui fut convenu entre eux, Gabarrit eût allé chercher quelques billets de mille francs dans la cachette et les avait glissés dans un brancard creux de la roulotte depuis longtemps préparé pour servir en des occasions pareilles. Nos lecteurs savent comment Boileau fut payé.

Cette histoire, les Villefort, Colette et le marquis l'avaient écoutée avec angoisse.

Elle expliquait le vol... Elle n'expliquait pas le meurtre.

L'éternelle question, tant de fois posée, se posait encore: —Qui avait tué?

Puis, un autre mystère: —Vous n'avez pas tout dit, ma bonne femme...

—Excusez, je crois n'avoir rien oublié...

—Vous avez oublié un détail très important.

—Dites... Je me souviendrai peut-être...

—Il y avait, sur le bureau de Girodias, beaucoup de papiers... —Je l'ai dit.

—Parmi ces papiers se trouvaient des créances sur le duc de Villefort, se montant à cette même somme de quatre cent vingt mille francs.

—La vérité.

—Sauf votre respect, c'est une histoire de l'autre monde que vous me contez...

—Les deux compères n'ont rien examiné et rien brûlé du tout... Ils étaient si émus de ce qu'ils voyaient—c'est eux qui me l'ont dit—qu'ils n'ont même pas pensé à s'assurer de ce que pouvait contenir le coffre fort ouvert!

Et la grosse femme ajouta, très sérieuse:

—Je le leur ai assez reproché, parce que, vous comprenez, n'est-ce pas? que c'était de la mauvaise besogne et qu'on ne doit pas faire les affaires à demi... Si comme vous dites, il y a eu quelque chose de brûlé, faut vous en prendre à celui qui a fait le coup... et tué le vieux...

Mais tout de même, pour un nez, il a dû s'alonger un rude nez, le compère, en ne retrouvant plus la galette...

Et, oubliant pour un instant la haine qu'elle avait conçue pour ses complices depuis qu'elle-même avait été spoliée, la somnambule se mit à rire.

Les Villefort la regardaient avec horreur et dégoût.

Cependant, tout n'était pas fini. Ils devaient l'interroger encore.

—Lorsque vous serez de retour à Paris, n'allez-vous pas prévenir vos anciens compa-

gnons?

—Lorsque vous serez de retour à Paris, n'allez-vous pas prévenir vos anciens compa-

gnons?

—Lorsque vous serez de retour à Paris, n'allez-vous pas prévenir vos anciens compa-

gnons?

—Lorsque vous serez de retour à Paris, n'allez-vous pas prévenir vos anciens compa-

gnons?

—Lorsque vous serez de retour à Paris, n'allez-vous pas prévenir vos anciens compa-

gnons?

—Lorsque vous serez de retour à Paris, n'allez-vous pas prévenir vos anciens compa-

gnons?

n'avaient pas rien à apprendre d'elle.

On la congédia en lui remettant son argent.

Vous allez probablement dénoncer Lahache et Gabarrit...

Nous ne répondons de rien.

Une fois Lahache et Gabarrit sous les verrous, je ne serai plus en sûreté...

Ils sont fins comme l'ambre et se doutent bien que c'est moi qui ai mangé le morceau...

Ils n'auront plus qu'une envie, celle de me faire partager leur villégiature dans une maison centrale...

Moi, je

passaient leur soirée au théâtre d'Orléans; ils n'aimaient ni les vanderwees, ni les comédies de l'école moderne, et se complaisaient seulement aux anciens drames, applaudissant à la vertu récompensée et au châtiement du traître.

Dans cette existence où ils engraissaient, leurs défauts n'avaient pas encore eu le temps de les diviser.

Tres bien vus dans le village, on les estimait et on les saluait. Ils s'étaient donnés, en arrivant, pour de petits rentiers ayant fait fortune à Paris, une modeste fortune, juste, disaient-ils, de quoi mettre un peu de beurre sur le pain.

Ils n'étaient pas fiers. Très simples, ils avaient la poignée de main facile, caressant avec tout le monde et, ayant remarqué que le pays était riche, ils n'hésitaient pas, après en avoir longuement conféré entre eux, à aller à la messe.

On le remarqua et ils furent bien notés.

Gabarrit était avare et serrait solidement les cordons de sa bourse. Il sut cependant les délier à propos, sur les conseils de Lahache plus généreux, et ils firent quelques aumônes à des œuvres charitables.